

andré gide a bouclé la boucle...

par YVES LEVY

PEU-ÊTRE estimera-t-on que la publication d'un recueil de chroniques n'est pas une occasion valable pour tenter de faire le point de l'influence de Gide... *Attendu que...* reproduit en effet, à peu de chose près, des articles parus dans le *Figaro* en 1941 et 1942. Mais Gide ne se flâte-t-il pas de n'écrire que sous l'impulsion d'une « nécessité intérieure » ? Et à juste titre, car chacun de ses écrits le révèle. Toute œuvre de lui mérite donc qu'on fasse effort pour apercevoir l'auteur et pour discerner ce qu'il nous apporte de vivant.

« Ces pages, nous dit-il, se ressentent du temps de guerre et du poids de l'occupation qui, plus ou moins, inclinait alors les esprits : d'où le titre de ce volume. » Cette déclaration liminaire, ce titre surtout, sollicitent notre attention. Ils semblent excuser ce que ce recueil a d'actuel. En fait, ils soulignent ce qui le rattache à l'actualité, nous invitent à ne pas oublier le lien de tous ces articles avec les circonstances historiques. Gide suivrait donc son nouveau chemin, celui qu'il définissait il y a dix ans assez clairement, l'opposant au temps qu'en sa jeunesse, « sous l'influence de Mallarmé », il rêvait « des œuvres d'art en dehors du temps et des contingences » (lettre à Schumberger du 1^{er} mars 1933).

A vrai dire, l'actualité ne laisse pas d'être évoquée ici. Quasi ouvertement dans un article sur Claudel. Puis, dans tout le reste du volume, par ces allusions fugitives que nous gâchions chaque samedi dans le *Figaro littéraire*, comme nous épiions dans le *Temps* la chronique de Kemp. Cette fronde intellectuelle marquait un courage et surtout une fermeté d'esprit qui réchauffaient en chacun de nous la fidélité à ses propres conceptions. Ce n'était pas tant enseignement de sa pensée que l'invité lancée par un de nos plus éminents représentants spirituels à ne pas laisser les événements incliner notre propre esprit.

Mais ce livre, pour allusif qu'il soit, ne traite que des valeurs permanentes — et c'est par là, je pense, que Gide est conduit à parler d'inclinaison : il se réfugie dans l'intemporel, usant alors des matières les plus élevées et les plus humbles, passant de Goethe et de Racine à des problèmes de rime et de syntaxe. Il y a donc une curieuse opposition entre l'ouvrage et le titre, celui-ci, par une feinte, nous tirant l'œil vers les phrases ambiguës qui accrochaient nos espoirs, phrases qui ne sont cependant que marqueterie introduite par le cœur dans une discussion qui, intellectuelle ou technique, se déroule sur des terres plus froides.

Qu'on nous excuse de ne pas nous attarder sur ces terres, quelque plaisir qu'il y ait à s'y promener avec Gide. La nature des flèches qu'il décoche contre les maîtres de l'heure et leur politique a de quoi nous attirer plus. A vrai dire, dans un temps où, ce qui était en jeu, c'était l'avenir de la France, c'est-à-dire son existence même comme civilisation originale et autonome, il est intéressant de noter que, sauf lorsqu'il écrit que peu importent les images que, pour chacun, recouvre l'idée de patrie, et que c'est l'important, c'est que nous nous levions et unissions pour la défendre. Gide à aucun moment ne parle en citoyen.

Qu'on ne se méprenne pas. Nous ne songeons pas à contester la qua-

lité de son attaque lorsqu'il lance son trait suivi d'un « nous parlons littérature, n'est-ce pas ? » qui accroît encore sa vigueur ; ou si l'on compare les loures de la « Révolution nationale » à l'éclairage artificiel sous un tunnel ; ou que « l'élan de son cœur » le conduise à forcer un texte pour traduire :

*Oh ! Dérégence,
Ne tacle pas !*

Ce que nous voudrions définir ici, c'est simplement la nature de ce qu'il défend et de ce qu'il attaque. Et il apparaît que l'essentiel de son effort tend à sauvegarder certaines formes indispensables, pense-t-il, à la création esthétique. Contre la tentative d'uniformisation de Vichy, il se fait l'avocat de la diversité. Contre le mensonge de Vichy, il plaide pour le bon usage des mots, singulièrement ceux de « dévouement, d'honneur, de foi, de constance, de fidélité ». Qui pourrait contester la valeur humaine de la diversité et de la sincérité ? Et pourtant, ce n'est pas là une position de citoyen, c'est une position d'homme et d'artiste. Ceci nous ramène aux premières paroles de Gide dans une séance de l'Union pour la vérité : « La chose à laquelle je tiens le plus, c'est mon art », et à cet autre propos : « La question matérielle ne m'intéresse pas en soi, mais comme indispensable condition de la libération intellectuelle. » (Voir *André Gide et notre temps*). Nous retrouvons là l'homme et l'artiste, nous n'apercevons pas le citoyen. Or, la « question matérielle », dans le cas présent, c'est l'homme et son existence. Et il apparaît que le point d'application de la pensée de Gide n'est pas tant la France que les conditions politiques qui percutent à l'artiste de se former et de s'exprimer.

Le titre de son livre en rejoint alors de façon inattendue le contenu, et la contradiction que nous signalions d'abord se résout enfin. Qu'il parle de grands artistes du passé, qu'il nous entretienne de la technique de la création d'art, descendant jusqu'à des relevés de solécismes vulgaires, ou bien qu'il marque une opposition politique, Gide ne cesse de nous entretenir de l'artiste et des conditions de son travail. Simplement, il passe de l'artiste vu dans son cabinet à l'artiste considéré dans son rapport avec le monde social.

Il est donc possible que Gide ait bien moins qu'on ne l'a cru — et qu'il ne le pense — abandonné les positions de sa jeunesse. Et lorsqu'il évoque *saint Mallarmé l'écolérique*, nous sommes disposés à le croire revenu à ses premiers amours, qu'il imagine un temps avoir délaissés...

A présenter Gide sous ce jour, nous forçons sans doute sa position, mais bien moins qu'il ne semblera d'abord. A vrai dire, il paraît se mêler à la vie du monde plus que nous ne l'imaginons. Cependant, s'il se joint à l'activité de ceux qui prétendent à jouer un rôle politique et civique (n'apprenons-nous pas, hier encore, son adhésion au Comité national des écrivains ?), il n'est pas sur le même plan qu'eux. Il descend dans notre univers comme — selon l'expression de Benda — « un régulier dans le siècle ». Au besoin il

sacrifierait quelque chose de sa vie créatrice pour prendre place sur une estrade politique, mais de la même façon que le moine renonce à la vie contemplative pour convertir ses semblables à la vie vraie.



Ce n'est point là chose nouvelle.

Dès le temps où il méprisait la politique, il tenait à se présenter comme un maître de vie et un maître à penser. Son enseignement, c'était déjà la diversité et la sincérité, celle-ci impliquant d'ailleurs celle-là : la sincérité fait craquer le vernis du conformisme bourgeois et révèle la diversité des êtres. Il semble à vrai dire rejeter maintenant sa qualité de maître, écrivant dans *Attendu que...* qu'« il est absurde d'invoquer notre littérature au sujet de notre défaite » (en juin 1940) parce que « la littérature est un produit ». Il n'en reste pas moins qu'il a été un maître pour de nombreuses générations (ceci dit sans vouloir — est-il besoin de le dire ? — lui attribuer aucune part dans la défaite de juin 1940). Son héritage à se considérer comme un maître ne nous en met que plus à l'aise pour examiner s'il a chance de conserver cette qualité. Et ce n'est ni cachérons pas que nous sommes tentés de penser que son enseignement est dépassé, que les événements de ces dernières années ont hâté le mouvement naturel qui devait, du rang de maître, l'élever à celui de grand servain, c'est-à-dire, sans rien lui ôter de son charme d'artiste, accroître la distance qui nous sépare de lui, le repousse vers les classiques.

Sans doute, l'apostolat gidien de la sincérité semble-t-il destiné à conserver une valeur permanente. Et il semble également que la diversité des êtres soit une notion qui ne puisse être proscrite. Mais sur ce terrain, la recherche humaine se dépasse aussi bien que dans les autres domaines : la syllogistique n'est plus pour nous une chose vivante, bien que nos raisonnements esquissent sans cesse des syllogismes. La sincérité a conduit Gide à opposer au conformisme bourgeois le naturalisme des *Nouritures terrestres* sur le plan individuel, la recherche d'une organisation politique libertaire sur le plan social. C'est là un anarchis-

me qui se ressent du siècle dernier émis. On n'apercevait alors que les barrières qu'il fallait renverser, on attaquait successivement la famille et l'Etat. Aujourd'hui, la terrible crise que nous avons traversée a profondément labouré ce champ, et le problème en sort transformé ; elle fait apparaître que le destin de l'homme et celui du pacte social, solidaires, doivent être abordés ensemble ; elle fait sentir très vivement la vanité de la sincérité de l'individu envers soi-même, si elle conduit à un examen de soi qui ne porte que sur ce par où on est irréductible à autrui. La tâche de l'homme est désormais, sur la base de la sincérité, de retrouver son lien avec le social, d'y prendre sa place dans un rapport d'équilibre et d'harmonie qui ne sauvegarde pas seulement l'un et l'autre, mais leur apporte poids et richesse. La sincérité de l'homme n'est rien s'il se considère comme individu, comme isolable et isolé, s'il aspire à ne connaître le social que par la liberté qui lui est laissée, c'est-à-dire à ne le connaître que comme absence. L'individu livré à lui-même sera écartelé entre deux pôles apparemment contradictoires, mais complémentaires en fait : les jouissances purement charnelles, où il ne trouve qu'une image appauvrie de lui-même, et les formes abstraites et vaines pour l'humanité collective s'il prétend enfermer le social. C'est à peu près ce que nous trouvons chez Gide, et le principe de la sincérité qu'il a préché, pour excellent qu'il soit en lui-même, peut être un tel pas sur le terrain de l'œuvre. Entre le matérialisme de la chair et l'humanitarisme abstrait, il a manqué le moyen-terme, où surgit le citoyen. Mot étrange, qui semble porter d'une notion plus étroite que la notion d'homme et qui, en réalité, l'approfondit. L'homme sort alors de ce royaume intemporel où les satisfactions charnelles se succèdent sans date — et marquées seulement de l'aboutir des saisons — où l'on se perd à la recherche d'une législation immuable, et il adhère à l'histoire, source de toute richesse. C'est ici que l'on assiste à la fusion des problèmes abordés isolément par Gide (le premier servant simplement de norme pour résoudre le second) et par maint autre esprit de notre temps, qu'on aperçoit qu'il faut à la fois retrouver les bases charnelles du pacte social et les fondements sociaux de la vie personnelle. Ce qui n'implique ni uniformité ni conformisme ; mais au lieu de cultiver ses différences, peut-être peut-on prendre garde que l'homme, et l'artiste lui-même, vaut surtout parce qu'il est l'homme de son temps et de son pays. N'est-ce pas Gide lui-même qui écrit, comme nous notions déjà : « la littérature est un produit » ? Ce qui implique qu'elle ait plus d'importance comme expression du corps social que comme œuvre individuelle. L'artiste n'est sans doute que la diversité mise au service de ce qui est commun au grand nombre. L'homme n'a plus alors à sauver sa personnalité, mais à défendre et à approfondir sa civilisation. Du problème de la sincérité (la sincérité envers soi-même, la sincérité envers les autres est une tout autre question), nous disions qu'il est dépassé. Il faut aller au delà. Il est en voie d'être suranné, comme la légende d'Aristote, car le déplacement du problème est tel que la sincérité n'a presque plus de sens. Le temps du débat intérieur s'est évanoui. C'est maintenant l'heure des combats.